Lo vîlhio dèvesâ

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **64 (1926)**

Heft 24

PDF erstellt am: **28.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

54me ANNEE — N° 24. *Fondé par L. MONNET et H. RENOU* **Samedi 12 juin 1926**

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : *Suisse*, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — *Etranger*, port en sus.

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Les abonnements partant du 1er juillet seront pris en remboursement à fin juin.

TRISTE BILAN

LE compte est bientôt fait : huit mois et demi d'hiver ou c'est tout comme et trois mois et demi d'été, si l'on peut ainsi dire. C'est triste, triste ! Et cela nous rappelle ce que disait l'autre jour quelqu'un, d'une station touristique réputée : « huit mois d'hiver et quatre mois de froid. » Ça fait les douze.

Dans douze jours, nous entrons officiellement dans la saison d'été et « les jours commenceront à diminuer » ainsi qu'on le dit communément. C'est-à-dire que nous mettrons le cap sur l'hiver. « Et l'automne ! » dites-vous. Oh ! l'automne, l'automne, il est à craindre qu'il ne soit le triste pendant du triste printemps, printemps-fantôme, qui va nous faire ses adieux.

Cette prolongation extraordinaire du mauvais temps a déjà compromis les projets de beaucoup de gens, qui attendaient avec une impatience, bien naturelle, le moment de prendre la clef des champs. Car, à présent, tout le monde ou presque toute le monde s'accorde des vacances. Jadis, on n'en parlait pas ; il n'y avait que les écoliers et, naturellement leurs maîtres et professeurs qui prenaient des vacances. Ah ! il y avait aussi les fonctionnaires et employés des administrations publiques. Les autres personnes ne lâchaient pas le collier du 1er janvier au 31 décembre ; leurs seules vacances, c'étaient les dimanches et jours de fêtes religieuses. S'en portaient-ils plus mal ? Il ne le semble pas.

Ah ! certes, ce n'est pas que nous désapprouvions la mode — car c'est une mode plus qu'autre chose — des vacances. Ça repose, ça délasse, ça « change les idées ». Et cela est plus ou moins nécessaire de temps en temps. On reprend le travail avec plus de courage et plus de force, aussi. Mais à qui a l'habitude de travailler, il ne faut pas de trop longues vacances ; il ne faut pas qu'il en arrive au point d'en être las, d'en avoir assez. S'il est mieux de sortir de table ayant encore faim plutôt que complètement repu, il est de même préférable de quitter un lieu de villégiature avec quelque regret, quelque vague désir d'y prolonger son séjour. Ce désir, irréalisé, ne dure pas longtemps et l'on se trouve bien, croyez-le, de lui avoir, par un départ anticipé, donné occasion de se manifester.

Evidemment, cette année, le temps sera court que l'on pourra passer à la campagne, à la montagne, au bord de la mer. Il importera d'en bien employer tous les instants et de les mettre à profit. Ce n'est pas bien difficile. La nature est si belle, si intéressante à tous égards. Pas moyen de s'ennuyer avec elle. Mais il faut la bien aimer et la bien comprendre. Il est des gens qui n'y ont jamais réussi. Ah! qu'ils sont à plaindre ceux que n'émeut pas la contemplation d'un beau spectacle de la nature. Et ces spectacles sont journaliers. Espérons donc que le temps, si longtemps malade, va se rétablir enfin complètement et que le soleil, qui doit en avoir assez de bouder, viendra réjouir, réchauffer, réconforter tous les « villégiatureurs», et les autres personnes aussi. Tout le monde l'espère, tout le monde l'attend.

J. M.

ONNA NIÈZE

TAi a tôt parâi, dein noûtron payi, dâi dzein que sant adi iô foudrâi pas que fussant et que sè mècllíant dâi mouì d'affére que cein lâo dèvetrâi rein fére. Dâi iâdzo l'è lè protiureu que vignant quand on lè crie pas, dâi z'autro coup l'è dâi note qu'on sè passerâi bin de reçâidre et que faut payi. Ao bin, quemet à Tsevrou stâo teimps passâ, l'è lè gendarme. Stausse vignant te pas soveint quand on porrâi sè passâ de leu ? Quand vo z'oûïo ! Quemet desâi ion de cliâoque : « On sè fotâve tot ballameint onna bourlâïe ! Qu'è-te que lè gendarme l'avant à fére perquie ? »

Oï, quand l'è qu'on sè fot 'no dèplliemâïe avoué dâi z'ami, l'è pardieu mau fé qu'on vigne vo dépondre.

N'è pas quemet Mullion et Gouguenon que l'ètant ein niéze l'autr'hi. Porrî pas vo dere porquie ? Vo sède : lè niéze lè meillâo, l'è quand on sa pas porquie on sè tsecagne. Dinse, on s'ein baille *ein vâo-to, ein vaitcé,* à clli qu'ein pâo lo mé. L'è cein que fasant Gouguenon et Mullion. Quinte frèsâïe, bon Dieu dâo cièl ! Et principalameint clliâo doû, que l'ètant crâno quemet dâi tsâno et que lè coup de poueing lâo fasant pas mé que ma choqua. On oïessâi : « cllia ! cllia ! » L'ètâi Mullion que rolhive quemet su on tambou de moulin à vannâ. Et pu : « crâ ! crâ ! » L'ètâi Gouguenon que fiésâi su Mullion quemet onna rebatta que tsedrâi à la grandze du su lè liâo. Sé pas quemet lâi pouâvant tenî ! L'ètâi dâi tsâno, vo dio.

L'è tôt parâi vegnâi on momeint que faillâi sè tsouvi po cein qu'on ètâi mafi. Vo séde ! On a bî ître Gouguenon, on a bî s'appelâ Mullion! Quand on ein baille avoué lè doû poueing et qu'on reçâi ein mîmo teimps su la tita et ào mor avoué doû z'autro poueing quemet dâi battéran, faut pas ître dâi botasson. Eh bin! Mullion et Gouguenon ètant dâi coo dinse. S'ein baillivant qu'on arâi de Winkelriède quand l'appregnâi à vivre âi z'Autruchien. Quand l'affére l'è vegnâi trâo dru, trâo pèsant, Gouguenon fâ dinse :

— Dis vâi, Mullion, s'on s'arretâve on boquene po socllîâ onna menuta ! *Marc à Louis.*

Ce n'est pas pour vous !... — Binks, voyageur de commerce, souffre beaucoup d'insomnie. Il descend un soir dans un petit hôtel de province et, après des efforts inouïs, parvient enfin à s'endormir.

Voilà que l'on frappe violemment à sa porte. Nerveux, Binks se dresse dans son lit, et s'écrie :

— Qu'y a-t-il donc ?

— Un colis pour vous au rez-de-chaussée, M'sieu.

— Eh bien! laissez-là. Il attendra bien jusqu'à demain, sans doute...

Le garçon s'éloigne et, bien longtemps après, Binks a retrouvé le sommeil. Soudain, on tambourine de nouveau sur la porte.

— Mais enfin, qu'y a-t-il encore ? rugit Binks exaspéré.

Et le garçon de répondre :

— Ce colis n'est pas pour vous, M'sieu !...

MON COLONEL !

UN à un, les globes de la grande salle s'enflaient d'une lumière blanche. Les tables, savamment disposées en un fer à cheval, offraient leurs nappes étincelantes. Le petit hôtel de montagne s'était mis en frais. Dans quelques heures, une société militaire de la capitale allait venir banqueter joyeusement. Aussi, mettait-on, comme le disait la vieille servante, les petits plats dans les grands. Chacun s'affairait, bien qu'il eût un service bien défini. L'agitation ne cessa que lorsque les fleurs, plongées dans leurs vases de verre, se furent penchées sur l'armée, systématiquement disposée, des cuillers et des fourchettes.

Elle avait vraiment bel air, la salle, aujourd'hui ! Des guirlandes couraient sous les poutres régulières, contre les parois brunes, où les nœuds noirs faisaient tache. Le plafond était bas, mais les fenêtres larges, aux carreaux multiples, qui montraient, dans un cadre estompé, une chaîne de montagnes bleues, aux pointes gigantesques.

* * *

En quelques secondes, tout changea. Des pas lourds résonnèrent dans l'escalier de bois, en faisant sonner des éperons. Devant la maison, on riait grassement, les voix s'élevaient, faisant écho sur le mont voisin. Dans la salle rutilante de services argentés, des soldats prenaient place. Gradés ou non, il n'y avait plus de distinction. Les conversations étaient sympathiques. Elles s'animaient quand un groupe apparut, sur le seuil de la porte, qui attira tous les regards.

Il y avait là, avec le sergent Murey, qui venait de le recevoir, le colonel Davin. C'était un officier encore jeune, un homme, comme on dit dans le pays, dans la force de l'âge. Les cheveux s'argentaient, mais cela faisait un très joli contraste avec ceux, nombreux, qui étaient restés noirs. Il était de grande taille et ses bottes de cuir serraient des jambes vigoureuses et droites.

L'officier entra et tendit une main qui étouffa des saluts disciplinés. Car il était de ceux qui « travaillent quand on travaille et s'amusent quand c'est l'heure de le faire ». On l'aimait parce que c'était un chef juste et affable et l'on se disait, non sans satisfaction — puisqu'il était du pays ! — qu'un très haut grade l'attendait.

On le plaça au milieu de la table principale. Le président et un ancien officier l'entouraient. Les fourchettes commencèrent leur chanson improvisée. Le vin coulait dans les verres et la gaîté courut dans la salle.

* * *

Si vous aviez examiné attentivement la table du centre, vous auriez remarqué que le colonel Davin était fort observé. Près de l'angle de droite, un homme de soixante ans, aux cheveux grisonnants, en broussaille, le regardait par dessus des lunettes aux cercles de métal. Les jeunes qui l'entouraient s'étonnaient parfois de son mutisme. Puis, ils mangeaient avec de grands éclats de rire, car on était trop gai pour réfléchir longuement.

Les sommelières allaient et venaient avec de grands plateaux sur lesquels s'étageaient des bombes pacifiques de glace rouge et blanche. Un nuage de fumée s'éleva et les dames qui étaient là semblaient émoustillées. Elles riaient aux éclats, pour tout et pour rien.